



**HAL**  
open science

# Les binômes synonymiques et la question de la figure au XVIIe siècle:Quelques investigations dans l'usage et dans les remarques

Gilles Siouffi

## ► To cite this version:

Gilles Siouffi. Les binômes synonymiques et la question de la figure au XVIIe siècle:Quelques investigations dans l'usage et dans les remarques. Françoise Berlan et Gérard Berthomieu. La synonymie, Presses de la Sorbonne, p. 367-379., 2012, 978-2-84050-855-7. hal-03138825

**HAL Id: hal-03138825**

**<https://hal.science/hal-03138825>**

Submitted on 11 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilles Siouffi, « Les binômes synonymiques propre/figuré au XVII<sup>e</sup> siècle : essai de confrontation entre l'usage et les remarques », in *La synonymie*, Actes du colloque du GEHLF de décembre 2007, sous la direction de Françoise Berlan et Gérard Berthomieu, Paris, Presses de la Sorbonne, 2012, p. 367-379.

Les binômes synonymiques et la question de la figure au XVII<sup>e</sup> siècle :  
Quelques investigations dans l'usage et dans les remarques

Gilles Siouffi (Université Paul Valéry Montpellier/IUF)

La proposition que nous présentons ici est issue d'une triple source que nous nous permettons d'expliciter : tout d'abord un travail sur la « démétaphorisation » de certains aspects du lexique français au XVII<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle peut être abordée par le biais des positions de Bouhours (Siouffi 2006) ; une sur la synonymie chez Bouhours accomplie dans le cadre du séminaire du GEHLF et publiée depuis dans les *Cahiers de lexicologie* (Siouffi 2008) ; et enfin une série de recherches sur le rendement métaphorique des mots au XVII<sup>e</sup> siècle menée sur le corpus de *L'Astrée* interrogé dans Frantext (Siouffi 2007).

Au plan le plus général, il s'agit de se demander s'il y a un lien, dans les usages comme dans la conscience des usages qui émane des textes métalinguistiques, entre la problématique de la figure et celle de la synonymie, envisagée d'abord de manière syntagmatique (dans l'écriture en « binômes »), puis de manière paradigmatique (par le biais de la « synonymie distinctive »).

A titre d'ouverture, nous citerons, du côté des témoignages métalinguistiques, cette phrase de Bouhours, qui montre bien que le critère « s'emploie dans le propre » / « s'emploie dans le figuré » a pu être considéré comme un critère permettant de trancher les cas de synonymie :

Il n'y a rien à quoy il faille plus prendre garde, quand on veut bien parler, & bien écrire, qu'à distinguer ce qui se dit dans le figuré & dans le propre ; & la plupart des fautes qui se font en parlant, ou en écrivant, viennent de ce qu'on ne demesle pas assez ces deux choses. (Bouhours, *Remarques nouvelles*, 1675, p. 39).

Et nous ferons, du côté des usages, deux remarques.

Tout d'abord nous reprendrons les résultats d'une petite enquête menée dans le corpus 1600-1700 de Frantext (tous textes confondus), et qui a révélé que, si l'association *fleuve / larmes* y est illustrée par 19 occurrences, celle de l'apparent synonyme *rivière* avec les mêmes *larmes* ne l'est par aucune. De même, sur tout le corpus, on ne trouve *océan* associé à *larmes* qu'une fois (dans un vers de *L'Imitation* traduite par Corneille), alors qu'on trouve 20 associations de *mer* avec *larmes*.

Et nous repartirons de l'existence, dans les binômes synonymiques du type de ceux étudiés par Claude Buridant (Buridant 1980), de certains cas associant un mot abstrait et un mot concret faisant figure, du type *sans trouble ny nuage*, relevé dans plusieurs occurrences de *L'Astrée* dont celle-ci : « Car vous voyez je ne sçay quoy d'ouvert et de serain, sans trouble ny nuage de fascheuses imaginations » (*L'Astrée* I, 1612, livre II, p. 442).

Ces exemples invitent naturellement à se demander de quelle manière est envisagée la « synonymie » éventuelle entre un mot abstrait et un mot employé de façon figurée (pour conserver à titre opératoire cette distinction), si cette synonymie a été commentée à l'époque,

si elle est considérée comme acceptable, voire productive ; et si, bien sûr, elle a un lien avec ce qu'on pourrait appeler le « rendement métaphorique » des mots.

De là une question qui est en fait double : faut-il déduire de ces deux faits que, tant dans la dimension syntagmatique de la problématique (*nuage* dans son rapport à *trouble*, envisagés en association dans le discours) que dans sa dimension paradigmatique (*fleuve* vs. *rivière* « en langue »), un certain paramètre de « figure » intervient dans la conscience de la synonymie, voire dans son usage ?

Dans les pages qui suivent, nous nous concentrerons sur les expressions du premier type, en remarquant qu'elles ont fini par se faire rares, dans l'usage. La synonymie a-t-elle alors joué un rôle dans la « démétaphorisation » du français ?

## 1. 1. La synonymie en discours

On sait qu'avant d'être une problématique impliquant la langue au travers de son lexique, la problématique de la synonymie a d'abord été une problématique discursive, concernant l'enchaînement syntagmatique. Cette conception – la conception rhétorique de la synonymie – est massive au Moyen Age et au XVI<sup>e</sup> siècle (voir plusieurs synthèses faites sur ce sujet, par exemple le chapitre V de Huguet 1967, p. 138-210, de même que Buridant 1980, Leclercq 2008 et Vlassov ici même). C'est à partir du moment où la synonymie distinctive occupera de plus en plus de place dans l'espace métalinguistique qu'on prendra l'habitude de considérer les rapports éventuellement synonymiques entre les mots hors du cas de leur association en discours. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est la première conception qui prédomine encore.

Ainsi, on peut opposer, d'un point de vue historique et théorique, une synonymie (la première dans l'histoire), qui coordonne ou juxtapose les mots considérés comme synonymes, donnant lieu à des « binômes », et une synonymie dans laquelle les mots sont extraits de la dimension de discours pour être examinés « en langue ». De la première, on peut dire que, dans la mesure où elle est nécessairement assumée par une énonciation particulière, elle peut relever de la glose, du commentaire, de l'explicitation, de la reprise polyphonique, du retour de l'énonciateur sur sa propre énonciation, etc., – les perspectives, sur ce plan, sont multiples. La seconde peut être considérée comme un geste métalinguistique, les mots *ancien* et *vieux*, par exemple, étant alors rapprochés au sein d'une formation discursive particulière, d'ordre métalinguistique, qui est l'enquête sur la synonymie. Notons qu'on peut relever une dissymétrie entre ces deux manières de considérer la synonymie. En effet, il existe des séries de mots qu'on peut considérer comme synonymes « en langue », et qui ne sauraient être associés en discours, autrement dit qu'on ne peut pas utiliser simultanément, soit qu'ils sont systématiquement incompatibles, soit qu'ils sont difficiles à gloser l'un par l'autre en discours, au sens où cette glose n'apporterait pas grand'chose. Du premier cas relèvent les mots grammaticaux, du second un certain nombre de mots lexicaux comme *ans* et *années*, par exemple, ou (le cas est plus limite) *vieux* et *ancien*.

Une question majeure que se posent les commentateurs intéressés par la question de la synonymie au début du XVII<sup>e</sup> siècle est donc de savoir quelles sont les conditions qui rendent une synonymie discursive acceptable dans l'usage.

Vaugelas, par exemple, juge qu'il est possible de pratiquer une distinction entre les mots qu'il appelle *approchans*, comme dans *il n'y rien qui porte tant les hommes à aimer & cherir la vertu* (exemple donné dans Vaugelas 1934, p. 214), et ceux qu'il appelle *equipollens*, comme dans *pour le bien et honneur*.

Les *equipollens* sont pour Vaugelas les véritables synonymes dans la mesure où ils fonctionnent par inclusion entre un terme synonymant (*bien*) et un terme synonymé (ici *honneur*).

En discours, la maîtrise des *approchans* et des *equipollens* est considérée comme une

exigence essentielle du style. Toutefois, déjà avant Vaugelas, les sensibilités divergeaient. Si Malherbe a repris des binômes chez Desportes, Marie de Gournay, de son côté, jugeait que l'art de l'écriture synonymique, malheureusement, se perdait, et que de plus en plus d'écrivains prenaient l'habitude de n'exprimer les choses qu'une fois.

Vaugelas, comme sur d'autres points, reste souple. Il accepte les synonymies « de mots », mais non celles de « phrases », jugées « vicieuses ».

Après lui, les positions évolueront vite, et la condamnation des synonymes de phrases s'étendra bientôt aux synonymes de mots, comme dans le long passage bien connu des *Doutes* de Bouhours dont nous extrayons cette phrase : « Ne pourroit-on compter les Synonimes inutiles entre les fautes qui se commettent contre la justesse ? » (Bouhours, *Doutes*, 1674, p. 241).

Bouhours ne sera pas le seul à partager ce point de vue. Les remarques de Vaugelas étant interprétées dans un sens sans cesse plus normatif, bientôt, ce seront des séries entières de mots qui seront menacées d'exclusion de la sphère désormais très restreinte du « bon usage ». Par ailleurs, l'exigence de *justesse* va se substituer à l'ancienne poétique d'amplification. « Ce n'est pas précisément dans les mots que consiste la justesse du langage ; c'est dans l'union des mots. » (Bouhours, *Suite*, 1692, 329). Face à ce mouvement, on sait que Vaugelas a été réservé, comme en témoigne cette note des *Nouvelles remarques* colligées après sa mort par Aleman :

Ils se croient obligez pareillement de condamner tous les mots synonymes, c'est à dire qui signifient une même chose, pour n'en retenir qu'un seul : ce qui serait seulement perdre la meilleure partie des richesses de la langue, mais la retrancher des deux tiers, en luy ôtant encore tous les mots tirez du Latin. ([Vaugelas], 1690, 196).

Les remarqueurs de l' « après-Vaugelas » se trouvaient ainsi placés devant un véritable dilemme. Soit ils suivaient la pente normative qui semblait indiquée dans les *Remarques*, et ils étaient conduits à écarter un nombre de plus en plus important de mots de l'usage ; soit ils suivaient celle, tout aussi présente, de libéralité, et ils se trouvaient engagés dans la direction d'une recherche de nuances, l'exclusion d'un mot n'étant à envisager que dans de très rares cas.

Ce que nous avons suggéré dans notre travail sur Bouhours synonymiste, c'est que sa brusque et impressionnante avancée vers ce qui deviendra bientôt la synonymie distinctive revient en réalité à sauver de nombreux mots, en introduisant, si l'on peut dire, certes à partir d'une observation de l'usage, mais en s'appuyant aussi parfois sur des conceptions toutes personnelles, des *nuances* qui n'avaient jamais encore été ressenties de cette manière. Si les synonymes deviennent de plus en plus difficilement associables en binômes dans le discours, au moins restent-ils potentiellement en usage grâce à leurs nouvelles différences.

## 1. 2. La question des binômes

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, on l'a dit, subsistait encore une véritable pratique, et même une poétique du binôme synonymique. Cette pratique est à relier à la problématique rhétorique générale de l'amplification, mais on peut lui trouver bien d'autres explications. En fait, c'est tout un ensemble de paramètres différents qui semblent avoir convergé au fil des siècles pour stimuler la pratique du binôme. Parmi ceux-ci on peut citer, sans que la liste soit exhaustive :

- - Un certain latinisme rhétorique, prégnant dans l'écriture savante (voir Biville 2006).
- - L'importance croissante des traductions.
- - La nécessité d'utiliser des racines différentes pour se faire comprendre de publics aux compétences linguistiques partielles (comme la double utilisation de

racines latines et saxonnes en anglais, par exemple).

- - La relatinisation du lexique ainsi que l'abondance nouvelle des emprunts.
- - Les transferts entre univers discursifs différents (technique *vs* non technique, par exemple).
- - Le développement des logiques terminologiques.
- - Le changement de statut de certaines variétés de langue (entre *koinê* et dialectes).

Ainsi, jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la pratique synonymique peut parfois être considérée comme un véritable « métissage » en acte des usages, comme la trace et la preuve des multiples interférences qui s'y réalisent.

Pour revenir au cadre strict de l'écriture littéraire, qui nous occupe, on peut se contenter peut-être de retenir trois facteurs : la tradition rhétorique, le facteur rythmique (« arrondir les périodes »), et le souci de faire image, autrement dit de compléter l'expression.

Dans ses commentaires sur la synonymie discursive, il est significatif que Vaugelas reprenne la théorie fameuse, référée la plupart du temps à Cicéron, du « second coup de pinceau » qui est censé parachever l'œuvre esquissée par le premier. Clairement, il s'inscrit toujours dans la poétique du binôme, illustrée par ses modèles Coëffeteau et Malherbe (quoique avec plus de distance par le second). Cicéron, on le sait, a aussi utilisé l'image de la monnaie, qui doit être frappée des deux côtés. Toute la question est alors de savoir en quoi consiste ce « second coup de pinceau », ce qu'il apporte, en quoi il est différent du premier.

Face à l'idéal de la justesse, une manière de « sauver » la synonymie discursive sera alors de ne l'admettre qu'en cas de gradation. C'est la position d'Andry de Boisregard, par exemple : « Les mots synonymes ne sont bons en François que lorsqu'ils enchérissent sur d'autres, ou qu'ils les éclaircissent. » (Andry de Boisregard, *Réflexions*, 1689, p. 656). Ainsi, le développement d'une typologie de figures à base de synonymes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, se fera essentiellement sur la base d'une conception rhétorique de ce qu'apporte ce « second coup de pinceau ».

Les synonymes que l'on rassemble ainsi, sont comme autant de coups de pinceau pour fortifier les traits de l'image : il faut donc qu'en effet chaque synonyme ajoute quelque chose au précédent ; autrement les derniers gâteroient ce que les premiers auroient suffisamment marqué. (Beauzée, article Métabole de l'*Encyclopédie méthodique* ; voir ici même F. Douay-Soublin).

Par rapport à la conception purement communicative du XVI<sup>e</sup> siècle, un progrès est donc clairement accompli : désormais, c'est bien à partir d'une différenciation entre eux que les synonymes en discours pourront fonctionner.

### 1. 3. *sans trouble ny nuage*

Nous le disions, notre curiosité a été piquée, à propos de la question de la synonymie, par la présence dans *L'Astrée*, à plusieurs reprises, de l'expression *sans trouble ny nuage*. Cette expression, nous semble-t-il, a disparu de l'usage postérieur.

Nous avons voulu savoir si :

1. cette expression était courante à l'époque de *L'Astrée*,
2. si elle avait servi à construire, dans le traitement lexicologique postérieur des deux mots, une éventuelle synonymie,
3. si on pouvait trouver d'autres expressions formées de cette manière, à savoir associant un mot « figuré » à un mot abstrait et propre.

A la première question, il n'est pas facile de répondre. Sur la tranche 1600-1700, qui ne comporte que 535 textes), la base Frantext, interrogée avec toutes les variantes graphiques possibles pour la recherche « trouble, nuage », ne donne que 11 occurrences. Encore 4 sont-elles seulement véritablement pertinentes pour notre propos, les autres (ce qui est en soi n'est pas sans intérêt, mais inutilisable directement ici) comportant *trouble* en forme verbale. Trois d'entre elles se trouvent dans *L'Astrée* et une dans *l'Endimion* de Gombauld. Sur la tranche 1500-1600, qui comporte 151 textes, la même interrogation ne donne qu'une occurrence, mais ô combien significative, cette citation de Montaigne, en contexte positif :

Je voy encore du país au delà, mais d'une veuë trouble et en nuage, que je ne puis desmeler (Montaigne, *Essais*, 1592, tome 1, p. 146).

Cet exemple nous semble intéressant car on y voit que l'expression *en nuage* a pu fonctionner en synonymie avec l'adjectif *trouble* de la même façon que *sans nuage* a pu vouloir dire « sans trouble » ; par ailleurs, l'emploi figuré du mot *nuage* ici nous paraît particulièrement lexicalisé.

Sans doute nous heurtons-nous ici aux limites de la base Frantext. Celle-ci confirme cependant de nombreux cas d'emplois figurés de *nuage* glosés différemment, comme par *clairement* (« mais il a veu clairement et sans nuage la pure et sincere amitié que vous luy portez », *L'Astrée* 1610, II, p. 190), *sans ride* (*sans ride et sans nuage* chez Théophile de Viau), *serein* (*vostre visage serein et sans nuage*, J.-P. Camus, *Palombe ou la femme honorable*, 1625).

L'expression était-elle commune à l'époque de *L'Astrée* ? D'après les résultats que nous avons obtenus, pas véritablement.

Concernant le traitement lexicologique des deux mots concernés, voici à présent ce que donne la recherche. Après avoir remarqué que rien de pertinent concernant notre propos ne se lit chez Gérard de Vivre, Nicot et le Dictionnaire de l'Académie de 1694, relevons ce qu'écrit Furetière :

NUAGE, se dit figurément en Morale des passions, de l'ignorance qui nous empesche de descouvrir la verité, & la nature des choses. La foiblesse de l'esprit humain ne luy permet de voir la nature qu'à travers des voiles & des nuages.

Remarquons que, si l'exemple donné ne correspond pas tout à fait au type de cas auquel nous nous intéressons, il est néanmoins celui d'un binôme synonymique. Par ailleurs, l'emploi figuré de *nuage* est clairement répertorié et décrit avec soin.

Académie 1718 donne :

Il se dit figurément de tout ce qui offusque la veuë, & qui empesche de voir distinctement les objets. *Il a un nuage devant les yeux. avoir les yeux couverts d'un nuage.*

On appelle aussi figurément Nuage, Les doutes, les incertitudes, les ignorances de l'esprit. *Les nuages qui offusquent l'entendement. la verité dissipe les nuages de l'erreur. en ce monde nous ne voyons les choses qu'au travers d'un nuage.*

Pas plus que chez Furetière, on ne trouve ici mention du mot *trouble*. Et on remarque que deux emplois figurés assez différents sont par ailleurs relevés au mot *nuage*.

Ces emplois iront jusqu'à 8 chez Littré, qui les liste avec soin en les illustrant chaque fois d'un ou plusieurs exemples. Parmi ceux-ci, nous relevons celui-ci, de Racine :

Puis-je vous demander quel funeste nuage, Seigneur,  
A pu troubler votre auguste visage ? (*Phèdre*, IV, 2),

qui associe le mot *nuage* au verbe *troubler*.

Certains dictionnaires plus tardifs donnent aussi cet autre exemple de Racine :

*Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage ? (Britannicus, V, 2).*

Dans ces deux exemples de Racine, on notera la variation dans les places argumentales de la métaphore et de l'abstrait. Notons qu'il n'y a pas d'entrée à *nuage* ni à *trouble* chez Morin et Guizot, les deux « sommes » des recueils de synonymes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une enquête systématique sur le devenir de ces associations dans les dictionnaires postérieurs serait sans doute nécessaire. A titre informatif, seulement, et d'emblème de la conscience linguistique contemporaine, pour ainsi dire, notons que le Petit Robert 1987 termine son article NUAGE par ces lignes :

3° *Vielli*. Ce qui empêche de voir, ce qui obscurcit, trouble la vue, l'intelligence. « Un nuage confus se répand sur ma vue » (BOIL.). 4° Ce qui annonce un danger, est lourd de menaces. Nuages noirs à l'horizon. – Ce qui trouble la sérénité (soupçons, brouilleries, etc.). Bonheur sans nuages : qui n'est pas troublé. V. **Trouble**.

A l'article TROUBLE, on ne relève aucune mention de *nuage*.

Ainsi, on peut remarquer que le verbe *troubler* (plus que le substantif) est *parfois* employé par les dictionnaires pour expliquer un emploi figuré de *nuage*, mais pas systématiquement, et que ce dernier n'est en tout cas jamais employé pour décrire les sens de *trouble* ou de *troubler* (vérification faite auprès des autres dictionnaires cités). Par ailleurs, on peut noter que les emplois figurés de *nuage* sont présentés par certains dictionnaires (surtout les plus tardifs) comme variés. Cette variété a-t-elle représenté un handicap pour la compréhension en réel binôme de *sans trouble ni nuage* ? On peut se poser la question, en relevant que, d'une part, le syntagme n'est jamais cité comme expression, et que d'autre part, les mots ne donnent jamais lieu à des entrées dans les dictionnaires de synonymes. Relevons par parenthèse que le substantif *nue*, synonyme apparent de *nuage* dans le concret, n'est jamais indiqué, par aucun dictionnaire, comme pouvant offrir un emploi figuré.

#### 1. 4. Un autre exemple

Cette première recherche, qui intrigue, donne envie de savoir s'il y a d'autres exemples patents d'une synonymie discursive entre l'abstrait et le figuré dans les textes du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous aimerions le penser ; le sentiment linguistique superficiel le laisse supposer. Disons-le tout de suite néanmoins : une recherche un peu approfondie révèle que peu de binômes présentent la lisibilité et la simplicité de fonctionnement de celui que nous venons de voir.

Un binôme qui nous a semblé intéressant à examiner est toutefois : *la fleur et l'élite des soldats* (« Les combats moissonneront toute la fleur et l'élite de ses meilleurs soldats », Coëffeteau, *Histoire romaine*, 1646, p. 255).

Clairement, le type de « figure », ou d'« effet figuré » impliqué dans ce binôme est différent de celui que nous avons vu dans *sans trouble ny nuage*. Dans ce dernier cas, s'il y a figure dans le second coup de pinceau au trait dessiné par le premier, elle est simple : « par métaphore ». Dans l'emploi présent de *la fleur*, en revanche, on notera qu'on y trouve en

réalité deux figures combinées plutôt qu'une : une métonymie et une métaphore. Par ailleurs, on peut se demander si, en raison de l'ancienneté du procédé figuré impliqué dans *la fleur*, on n'est pas en présence d'une phraséologie d'un type différent qui interdirait qu'on puisse tout simplement poser la question de la figure. Le cas de synonymie discursive serait alors plus simple et plus banal que le précédent. Notons d'ailleurs que le terme « figuré » intervient ici en première place dans le binôme.

Pour ce qui est de l'usage, les résultats de l'enquête Frantext révèlent que, si le binôme se trouve entre 1600 et 1700 (4 occurrences dans *l'Histoire romaine* de Coëffeteau ; « la fleur et l'élite des chevaliers étoient dans sa cavalerie », Jacques Esprit, *La Fausseté des vertus humaines*, 1678, p. 10), pour la tranche 1500-1600, aucune co-occurrence de « fleur, élite » (toutes graphies confondues) n'a pu être trouvée. Ici encore, un binôme d'usage relativement marginal.

Voyons maintenant ce que nous disent les dictionnaires. Toujours rien de pertinent chez De Vivre et Nicot.

Chez Furetière à FLEUR :

Se dit aussi de ce qui est le plus excellent & le plus à choisir dans chaque chose. *le Chevalier Bayard estoit la fine fleur de Chevalerie. Ronsard estoit la fleur des Poètes de son temps. ce general prit la fleur ou l'eslite de ses troupes pour faire cette expedition. voilà de la fine fleur de farine. vous aurez la fleur de ma boutique, de mon panier.*

Académie 1718 donne :

Se dit aussi figurément pour signifier l'élite, le choix, ce qu'il y a de meilleur, de plus excellent. *c'est la fleur de mes amis. la fleur de sa Cavalerie. la fleur des troupes.* On appelle en style de vieux Roman, *Fleur de Chevalerie, fine fleur de Chevalerie*, les Chevaliers errants distinguez par leurs bonnes actions. Et encore aujourd'huy, en parlant familièrement d'un Cavalier qui a beaucoup de valeur & de probité, on dit, que *c'est fine fleur de Chevalerie.* En toutes ces acceptions figurées, Fleur ne se dit qu'au singulier.

Relevons la qualification de « figurément ». Littré, comme on peut s'y attendre, relève de longues séries d'emplois figurés de *fleur*, le mot étant très productif depuis le latin. Au paragraphe 16°, il note : « Ce qu'il y a de meilleur, d'excellent » en citant de nombreuses expressions tirées d'auteurs classiques (*la fleur d'une nation, de la noblesse, d'un sujet, de l'âge, de la jeunesse*, etc.). Toujours dans cette rubrique, il note :

Fleur de chevalerie, fine fleur de chevalerie, s'est dit, dans les romans de chevalerie, de l'élite des chevaliers, d'un chevalier accompli.

Dans la partie « Histoire » de l'article, plusieurs exemples de Froissart confortent cette remarque, tandis qu'est relevé l'emploi de l'expression *la fleur des chevaliers*, sans binôme, jusque chez Chateaubriand (*Génie du christianisme*).

Mais ce qui est le plus notable sans doute, c'est que la synonymie *élite / fleur* va donner lieu à des articles chez Guizot et chez Lafaye. Le *Dictionnaire des Synonymes* du premier propose par exemple :

L'ELITE, LA FLEUR.

L'élite, est ce qu'on peut choisir de meilleur entre plusieurs individus ou plusieurs objets de la même espèce ; la fleur est ce que leur réunion offre de plus beau et de plus



agréable. Ainsi on dit l'élite de l'armée, c'est-à-dire les meilleurs et les plus braves soldats ; la fleur de la jeunesse, c'est-à-dire les jeunes gens les plus beaux et les plus brillants. L'élite supposant un choix réfléchi et raisonné, ne s'applique qu'aux objets qui peuvent se choisir et se trier par individus : la fleur s'applique également à ceux qu'on est obligé d'apprécier sur un coup d'œil général : ainsi on dit non pas l'élite, mais la fleur de farine, pour indiquer de la farine choisie.

Ces passages ne proviennent ni de Girard ni de Beauzée. Nous n'avons pas pu eu le loisir de consulter toutes les autres sources possibles de Guizot, de manière à savoir s'il ne s'agit pas d'un des cas nommés par lui de « nouveaux synonymes ».

Littré lui-même conclut à la synonymie (et ce qui est notable, à ELITE) :

SYN. ELITE, FLEUR. Ces deux mots expriment ce qu'il y a de meilleur entre plusieurs individus ou plusieurs objets de même espèce : l'élite de l'armée ; la fleur de l'armée. Mais ils retiennent quelque chose de leur origine : fleur emporte toujours l'idée du brillant, de l'éclat, de la beauté ; et élite emporte toujours l'idée d'élection.

Voilà qui signale un rapprochement indiscutablement plus avancé que pour *trouble* et *nuage*. Deux paramètres viennent peut-être jouer. Tout d'abord, on pourra remarquer que, visiblement, le binôme est associé par les commentateurs à un genre particulier, le roman de chevalerie, d'où une phraséologie discursive propre à figer certains emplois. Par ailleurs, une synonymie ancienne, et anciennement attestée chez les commentateurs, rapprochait *élite* et *choix*. On peut dire qu'il y a eu autour de *élite* une configuration discursive et métalinguistique supérieure à celle qui a entouré *nuage*. Si le binôme a ensuite disparu, le souvenir en est resté tardivement présent dans la description de la synonymie distinctive. Ainsi le Petit Robert note-t-il dans son paragraphe 7° de FLEUR :

7° Ce qu'il y a de meilleur, de plus beau, de plus distingué. **V. Choix, crème, élite.**  
La fleur de la chevalerie, d'une civilisation, des arts. La fine fleur de la société.

Au final, la question que nous avons soulevée dans ces pages est assurément une tête d'épingle dans la problématique générale de la synonymie. Et certainement les investigations que nous avons menées sur deux exemples ne permettent pas de parvenir à des conclusions générales. Tout au plus peut-on poser quelques questions.

Une première question est de se demander si l'aspect phraséologique que comportent les binômes, de par les genres discursifs auxquels ils appartiennent, et de par la syntaxe dans laquelle ils sont pris (notamment les binômes négatifs en *sans... et sans*, ou *sans ..., ni*) n'est pas un paramètre à prendre en compte dans la compréhension de certaines synonymies. Le phénomène de la coordination, à ce titre, joue peut-être un rôle. On le sait, la séparation entre les dimensions paradigmatique et syntagmatique de la réalisation discursive était au XVII<sup>e</sup> siècle beaucoup moins marquée qu'aujourd'hui. La collocation est peut-être un lieu majeur où peut s'envisager le rapport paradigmatique de certains mots entre qui existe une différence abstrait / figuré. De ce point de vue, le premier exemple pourrait apparaître d'un point de vue discursif comme un cas de glose, avec la particularité que le second mot glose le premier « par métaphore ».

Plus généralement, on peut se demander s'il n'y a pas un parallèle à faire entre la disparition progressive de l'écriture en binômes et la diminution du « rendement » figuré de certains mots. Evidemment, une frustration naît du fait que le terrain propice à ce type d'enquête s'avère beaucoup plus limité et beaucoup plus malaisé qu'on n'aurait pu le croire initialement. Ce qu'on peut dire en tout cas, c'est que la capacité des mots à faire figure, leur

« métaphoricité », pour ne considérer qu'un aspect de cette capacité, apparaît bel et bien comme une forme d'impensé, à une époque où ce type de problématiques demeurait la propriété exclusive de la rhétorique. Le critère *s'emploie dans le propre / s'emploie dans le figuré* a pu être utilisé pour séparer quelques synonymes, comme *florissant / fleurissant* chez Vaugelas (p. 472), et *élévation / hauteur* chez Bouhours (Bouhours, 1675, p. 116 – le nombre de ces exemples étant plus important chez Bouhours que chez Vaugelas). Mais dans l'ensemble, la récolte de commentaires métalinguistiques est assez maigre. Tout se passe comme si ce phénomène était relativement passé sous silence, tandis que des pans entiers du lexique figuré (*feu, cendres, fers...*) glissaient vers la spécialisation poétique, et donc la marginalisation. Ainsi le binôme *liens / fers*, dont on relève 14 occurrences sur le corpus 1600-1700 de Frantext, parmi lesquelles « Il n'y avoit ny liens, ny fers qui m'eussent empesché de mourir » (*L'Astrée*, 1627, p. 775), va-t-il disparaître progressivement. Bientôt, *fers* ne sera plus employé que seul, et exclusivement en poésie. Ainsi l'effacement d'une certaine synonymie discursive a-t-elle pu contribuer à atténuer, dans les termes figurés qui servaient à donner le « second coup de pinceau », le lien phraséologique qu'ils formaient avec le terme abstrait dont ils étaient le « synonyme ». Au bout du compte, l'extrême spécialisation de ce lexique ne ménagera plus de possibilités que très littéraires ou ironiques.

Références :

Sources :

- Aleman [Vaugelas], *Nouvelles Remarques sur la langue françoise*, Paris, Desprez, 1690.
- Andry de boisregard, Nicolas, *Réflexions sur l'usage présent de la langue françoise*, Paris, L. D'Houry, 1689.
- Andry de boisregard, Nicolas, *Suite des Réflexions sur l'usage présent de la langue françoise*, Paris, L. D'Houry, 1693.
- Beauzée, Nicolas et Marmontel, Jean-François, *Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature*, Paris, Panckoucke ; Liège, Plomteux, 3 vol., 1782, 1784, 1786.
- Bouhours, Dominique, *Les Entretien d'Ariste et d'Eugène* [1671], éd. B. Beugnot et G. Declercq, Paris, Champion, 2003.
- Bouhours, Dominique, *Doutes sur la langue françoise*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1674.
- Bouhours, Dominique, *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1675. [Reprints Slatkine, Genève, 1972].
- Bouhours, Dominique, *Suite des Remarques nouvelles sur la langue françoise*, Paris, G. et L. Josse, 1692. [Reprints Slatkine, Genève, 1972].
- [Furetière], *Le Dictionnaire universel d'Antoine Furetière* [1690], réédition, Paris, Le Robert, 1978.
- Girard, Gabriel, *La Justesse de la langue françoise* [1718], éd. M.G. Adamo, Fasano, Schena-Paris, Didier Erudition, 1999.
- Girard, Gabriel, *Synonymes français*, Paris, Veuve D'Houry, 1736.
- Gournay, Marie de, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par J.-Cl. Arnould, Paris, Champion, 2002, 2 vol.
- Guizot, François, *Nouveau Dictionnaire universel des synonymes de la langue française* [1809], Paris, Aimé Payen, 1822.
- Littre, Emile, *Le Dictionnaire de la langue française* [1863], 4 vol., Paris, Hachette, 1889.
- Vaugelas, *Remarques sur la langue française* [1647], éd. J. Streicher, Genève, Droz, 1934.

Critique :

- Adamo, Maria-Gabriella, « En marge d'une réédition de la *Justesse de la langue françoise* de l'abbé Girard (1718) », *Le Français moderne*, 2007 n°1, p. 15-40.
- Berlan, Françoise, « Synonymistes et écrivains au XVIII<sup>e</sup> siècle », *L'Information grammaticale* n°82, 1999, p. 51-62.
- Biville, Frédérique, « Doublets et gloses synonymiques dans les traités latins tardifs », *Latin vulgaire/latin tardif VII*, Actes du VII Congrès Latin vulgaire / latin tardif, C. Arias Abellan, Universidad de Sevilla, 2006, p. 109-123.
- Buridant, Claude, « Les binômes synonymiques. Esquisse d'une histoire des couples de synonymes du moyen âge au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin du Centre d'Analyse du discours*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1980, p. 5-79.
- Chevalier, Jean-Claude, « Quelques lectures sur les synonymes et la grammaire dans la tradition française », *Philosophy and Sciences of Language. An Historical Perspective*, Munster, Nodus Publikationen, 1996, p. 133-143.
- Huguet, Edmond, *L'évolution du sens des mots depuis le XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1967.
- Leclercq, Odile, « Pratiques synonymiques et régulation du sens lexical », *Cahiers de lexicologie* n°92, 2008, p. 13-31.
- Moussy, Claude, éd., *Les problèmes de la synonymie en latin*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2004.
- Siouffi, Gilles, « La question de la métaphore entre marquage poétique et imaginaire linguistique dans l'œuvre de Dominique Bouhours ou un jalon dans la « démétaphorisation du français » », dans *Langue littéraire et changements linguistiques, Actes du VIII<sup>e</sup> colloque du Gehlf*, sous la direction de F. Berlan, Presses de Paris-Sorbonne, 2006, p. 105-120.
- Siouffi, Gilles, « « Honoré D'Urfé artisan précoce de la démétaphorisation du français ? Proposition d'étude lexicale à partir de *L'Astrée* », *XVII<sup>e</sup> siècle* n°235, 2007, p. 275-295.
- Siouffi, Gilles, « Du syntagme au paradigme : autour de la synonymie chez D. Bouhours », *Cahiers de lexicologie* n°92, 2008, p. 31-50.
- Steuckardt, Agnès, et Niklas-salminen, Aïno, éd., *Le mot et sa glose*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2003.